

Le miroir des simples âmes...

C'est un soir d'octobre, je crois, que j'ai franchi pour la première fois la porte du Begijnhof de Courtrai. Un soir de douceur automnale. Un soir de retrouvailles.

Il est des instants qui dressent devant nous une évidence de clarté, des rencontres qui brûlent en dégageant cette incomparable odeur de feu de bois et d'herbe sèche qui monte, parfois, les soirs d'automne, du fond des jardins clos ou des petits chemins de terre, nous animant d'une rare tendresse. Des moments d'une très apparente banalité, mais que la mémoire conserve jalousement comme s'ils devaient impérativement faire partie du mince bagage que le temps, s'il avait ce pouvoir, nous accorderait d'emporter.

Qui sait ?

Notre angoisse devant la mort se nourrit aussi de la certitude que ces moments-là disparaîtront irrémédiablement avec nous.

J'ai retrouvé dernièrement deux notes, ou plutôt deux citations, que j'avais ce jour-là, bien avant de parcourir les

allées du béguinage Sainte-Élisabeth, inscrites dans un carnet :

*Des foules d'anges de Giotto sous la voûte d'une petite église de Padoue, et, auprès d'eux, Hamlet et Ophélie couronnée de fleurs, beaux symboles de toute la tristesse et de tous les malentendus du monde.*⁷

*Si on ne trouve pas surnaturel l'ordinaire, à quoi bon poursuivre ?*⁸

Paradoxes. Semblables en cela, à l'histoire de ces lieux où la tendresse m'avait conduit grâce à l'un de ces hasards objectifs, fragiles miracles dont la disparition nous semblera toujours intolérable tant elle ressemble à la mort d'un petit enfant.

J'arpentais donc ces lieux qui connurent et respirent encore une saisissante sérénité mais dont les lointaines hôtesse médiévales durent subir le verdict d'un Concile et la haine d'une Inquisition aux ordres de son dogmatisme.

Je n'ai longtemps connu le nom de Béguine que par l'ouvrage de Françoise Mallet-Joris, *Le Rempart des Béguines*. Je n'ai pas lu le livre, mais le titre me plaisait.

⁷ Herman Hesse, *Le Loup des steppes*

⁸ C.A. Cingria

En ce jour d'automne, à Courtrai, j'avais le sentiment de pénétrer dans un monde inconnu et d'y découvrir une dimension nouvelle.

La ville, autour, avait disparu. Jamais aucun monastère, fut-il de Provence, ne m'a procuré une telle impression de paix. Je ne saurais dire pourquoi, c'est ainsi. Il est des lieux où l'on aimerait simplement déposer son bagage. Un long temps. Sans même être certain que l'on reprendra la route.

Des Béguines, j'ai appris peu après quelques bribes d'histoire.

Bribes et fragments puisque ce sont surtout les sources inquisitoriales qui nous permettent de connaître ou tout au moins d'approcher les aspects "déviant" de ce mouvement comme de presque tous ceux déclarés "hérétiques" et condamnés comme tels.

Dans la plupart des traditions le bannissement fondamental est celui de la mémoire, l'Éternel, ou toute autre divinité, désirant pour d'obscures ou de trop évidentes raisons, que telles idées, tels personnages ou tels événements soient bannis de la mémoire de "leur peuple". Ainsi se fonde et s'exerce la perversité des pouvoirs: plus rien ne vit de ce que l'on a volontairement lâché ou précipité dans l'oubli. L'histoire ne cesse d'en témoigner.

"Mouvement", donc, puisque les historiens regroupent sous l'appellation de "mouvement béguinal" un ensemble d'expériences et de formes de vie dont l'élément unificateur est le caractère laïc d'un courant spirituel qui connut un

grand développement au XIII^e siècle parmi des femmes qui, refusant de renoncer à leur état laïc, ne suivaient donc pas une règle approuvée par la hiérarchie ecclésiastique et n'étaient officiellement sous l'autorité de personne.

Le courant s'étendit essentiellement dans les Flandres, en Rhénanie et dans le Nord de la France. Bruges, Louvain, Gand, Courtrai, Diest, Bâle, Strasbourg, Cologne, Lille, Amiens... virent se créer ces communautés "ouvertes" avec leurs maisonnettes blanches et leurs jardins enclos.

Les béguines étaient sans doute les premières femmes à s'exprimer en tant que telles en dehors des limites d'un couvent.

Trois d'entre elles, Mechtilde de Magdebourg, Hadewijch d'Anvers et Marguerite Porète, née vers 1250 à Valenciennes, allaient laisser des ouvrages, rédigés en langue vernaculaire, respectivement en allemand, en flamand et en français.

Le livre de Marguerite Porète, *Le Mirouer des simples âmes et qui seulement demourent en vouloi et désir d'amour* que l'on considère comme une sorte de manifeste du "Libre esprit", rédigé en français, bientôt traduit en latin, en anglais et en italien devint célèbre dans toute l'Europe. Le fait que l'ouvrage ait été écrit en des langues "vulgaires" et non directement en latin lui permettait de toucher un public plus simple, ce qui fut perçu comme un danger supplémentaire par l'Église et une sorte de *lèse papauté* par la hiérarchie.

Le contenu de l'ouvrage n'en était pas moins provoquant : selon Marguerite Porète, et à l'encontre du dogme absolu

de l'Église, il s'agissait d'abolir la frontière entre l'homme et son créateur.

On ne s'approche pas de Dieu : on le devient.

*Je suis Dieu par la nature divine*⁹

Cela dérangea.

Un premier ouvrage sur *L'Être de l'affinée amour* fut brûlé à Valenciennes sur les ordres de l'évêque de Cambrai et il fut interdit à Marguerite de diffuser d'autres livres et doctrines sous peine d'être jugée hérétique et relapse.

Elle resta cependant fidèle à cette "âme libre qui ne répond à nul si elle ne le veut", en écrivant et publiant, malgré la menace, *Le Mirouer des simples âmes anienties et qui seulement demourent en vouloir et désir*.

Elle fut arrêtée et comparut en 1307 devant l'inquisiteur général de France, Guillaume Humbert et effectivement condamnée comme hérétique et relapse. Après un an et demi d'emprisonnement, elle fut, comme dit fort pudiquement l'église qui a si parfaitement retenu la leçon de Pilate, "livrée aux bras séculiers" afin d'être brûlée vive, à Paris, en place de Grève, le premier jour du mois de juin 1310.

Le trois avril 1312, lundi de Quasimodo en l'église majeure de Saint-Maurice, à Vienne, en Dauphiné, le pape Clément V ouvrit son prêche par ce passage du psaume I :

Les méchants ne survivront pas au jugement, ni les pêcheurs à l'assemblée des justes.

⁹ Marguerite Porète, *Le miroir des âmes simples anéanties*, chapitre XXI

Puis, en présence de Philippe le Bel venu tout exprès pour régler ses comptes avec le Temple, quitte pour cela à forcer quelque peu la main des prélats, il ordonna la suppression de l'ordre des Templiers, puis celle du mouvement du "Libre Esprit" des béguines et de quelques autres.

Après quoi on pouvait brûler en toute bonne foi avec la bénédiction papale.

On brûla.

Ou on noya dans le Rhin.

La mémoire fut sauvée, malgré tout, puisque nous sont restés des exemplaires du livre. De Marguerite Porète.

En 1319 on autorisa une forme dite "orthodoxe", c'est-à-dire dans la droite ligne d'une théologie "régulière", du mouvement des Béguines, lequel devait se maintenir au-delà du XIV^e siècle.

*

Je retournerai à Courtrai.

Une fois encore je traverserai le Grote Markt, puis, passé le porche de l'entrée du Béguinage, je flânerai entre les petites maisons blanches dans les ruelles pavées en me laissant doucement couler dans le silence. Je m'arrêterai longtemps devant la statue grise de Jeanne de Flandre. Les oiseaux voleront vers le nord. Je n'oserai frapper à aucune porte même si l'envie m'en revient, tenace. Mais

je demanderai l'hospitalité d'une ou deux nuits comme il est, parfois, possible de le faire.

J'oublierai la ville.

Je laisserai monter en moi la tendresse de la première fois, comme une *Chanson d'aube*, et les premiers vers d'un poème de Michaux :

*On reçoit
on reçoit
on a l'enchantement de recevoir
de secrètement sans fin
l'Impalpable recevoir*

*Un autre monde m'accepte
M'agrée
M'absorbe
M'absout.¹⁰*

¹⁰ *Vers la complétude*, in *Moments*, Gallimard

*à la mémoire de Julien Rinckenbach
à celle, aussi, de Jean-Roger Caussimon*

D'Ostende, je ne connais, ni la Langestraat, ni le "Petit Paris", ni même les musées.

La vue du *Mercator*, dans son bassin de semi-plaisance m'a simplement permis d'avoir une pensée émue pour Gerhard Kremer le géographe de Rupelmonde que Baudelaire, peut-être, vénéra comme un de ces enfants amoureux de cartes et d'estampes.

Rien d'autre, donc, à Ostende, que la longue plage de sable qui s'allonge jusqu'au chenal, l'estacade, les malles en provenance ou à destination de Douvres, les chalutiers, le tournoiement des mouettes et un tout petit garçon aux mains de sable. Rien d'autre. Mais tant.

Nous venions là, il y a très longtemps, lorsque mes jeudis de congé nous donnaient quelques heures de détente.

Julien Rinckenbach était le président d'une maison des Jeunes et de la Culture de la banlieue lilloise. J'en étais le tout jeune responsable, nommé là, pour quelques années, loin des Alpes de mon enfance alors que tardaient à se refermer les blessures de mémoire que des mois d'Algérie avaient insidieusement ouvertes et dont j'ignorai alors qu'elles ne se refermeraient jamais tout à fait.

Le jeudi, donc, nous allions à la Panne, dévorer nos moules-ou-poulets-frites à la *Friture Furnoise* dont j'ignore si elle existe encore. Puis nous allions marcher dans les dunes à travers les oyats couchés par le vent du nord.

Après quoi nous roulions lentement vers Ostende.

Je ne sais combien d'heures silencieuses nous avons passées, aux jours d'extrême automne, sur l'interminable ponton balayé, lui aussi, par les vents et sous la lumière changeante des nuages, cette lumière qui vibre, qui vacille et resurgit subitement à la frange des ombres.

L'estacade, avec sa rouille et ses rambardes au bois mangé par le sel, était comme un navire. Le lieu d'embarquement d'un parcours de chimères. Une sorte de rêve dans la brume des fins d'après-midi de novembre. L'invitation à quelque voyage immobile. Le vent, parfois, faisait couler des larmes dont on ne savait, dans le regard de l'autre si elles étaient dues au froid, ou à cette curieuse nostalgie hauturière qui nous gagnait, peu à peu, je crois, lorsque nous avançons sur les planches humides de la jetée.

C'est d'ici que l'on pouvait rêver de Nouméa ou de Valparaiso, de la Baltique ou de Shanghai et que, conscient

ou non, montait en soi le désir insensé de suivre un jour la route des étoiles et des vents, tandis que s'éveillait la vieille image, intacte, le rêve ébloui de l'enfance du monde né de cette mer grise qui devenait un pays simple où rien ne préexisterait qui ne soit le signe évident d'une question ou d'une attente, un pays pour rêver que nous marchions, que nous marcherions inlassablement *vers je ne sais quelle Compostelle du cœur*.

J'ai lentement appris, depuis, que toutes les routes maritimes, toutes les Compostelle du silence, de l'angoisse et de la solitude conduisent invariablement vers cette île à l'intérieur de nous sur laquelle nous passons toute notre existence à tenter de n'être pas seuls. À chercher dans les labyrinthes du temps, ces instants fugaces où les murs, parfois, se dissolvent pour dessiner un présent partageable.

Robinson aménage sa grotte ou son refuge. Il dresse tous les jours la table pour quelque visiteur improbable.

Qui pourrait venir ?

Qui viendra ?

Pourtant, sous la déchirure du ciel, il y a parfois un éclair bleu comme un arbre d'hiver. Qui attend.

Le retour se faisait lui aussi en silence, juste avant que le dernier soleil ne bascule et disparaisse derrière les dunes ou les grands prés presque déserts, où seul le remuement de quelques bêtes se distinguait encore vaguement dans le crépuscule.